

ACTION FROID

Quand nécessité fait loi ...
Les citoyens sont là !

**ActionFroid Paris
Aller-retour à Calais
Dimanche 06 juillet 2014**

**Vers des sans-abri en
situation d'extrême
précarité**

Dimanche 6 juillet 2014



Vers 7 du matin, deux voitures et le camion d'Action Froid Paris partent vers Calais.

Onze personnes, quelque deux cent couvertures, deux palettes de bouteilles d'eau, des vêtements en pagaille dont une grande partie donnée par la Petite Rockette.

Nous croyons savoir où nous allons, nous croyons savoir pourquoi.

Des articles de presse, les post de Séverine sur la page Calais, Ouverture et Humanité circulent depuis quelques jours entre nous.

Ils décrivent les conditions de vie affolantes dans lesquelles sont maintenues les vagues humaines du monde entier venues aboutir au terme de péripéties incroyables dans ce «bout du monde», ce dernier littoral avant leur destination finale : le Royaume-Uni.

Nous avons monté cette « expédition » en quelques jours, nous coordonnant tant bien que mal avec les associations locales pour évaluer les besoins.

Nous avons réussi à remplir le camion.

Comme avant une maraude, nous savions la part d'inconnu que réserve ce type de voyage, mais partions confiants.

À l'entrée dans le Pas-de-Calais, la pluie s'abat.



Arrivée à Calais

Après trois heures de route, l'arrivée à Calais qu'aucun d'entre nous ne connaissait, un pot au Café de la gare, la question se pose : «Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?».

Jérémie, notre «contact», arrive.

Le local où décharger le camion n'ouvrira qu'à 14h ...
On va faire un tour.

Et ça commence, soft.

Un joli parc de centre-ville, des groupes épars ; ici et là, jeunes et plus âgés ramassent leurs affaires mouillées. Certains avaient des tentes, d'autre pas.

Les photos ne sont pas simples, mais jolies.

Jérémie va vers chacun, les salue, leur parle, dans leur langue.

Ce Calaisien de souche, de 34 ans, soudeur, s'occupe depuis 20 ans des migrants.

Et pour lui, Calais, c'est Langues O : il parle le dialecte soudanais, arabe, pachtoun, sait vous traiter de branleur en grec et sert la louche à tout le monde.



Ceux-là n'ont pas de tente.
On ne les photographie pas de près.

Jérémie cause à droite à gauche.

Il raconte comment avec trois de ses amis, dont deux filles, ils se sont fait agresser la veille par une quinzaine de « fachos ».

Son copain est allé à l'hosto avec le nez très amoché, lui s'est pris un coup de matraque sur le genou dont il se remet peu à peu.

Ils ont aussi tapé les filles... Allez salut. Nous, on est là, devant eux.

On ne sait pas trop quelle posture adopter, sans rien sous la main à offrir.



Pour comprendre ce que nous voyons, extrait du communiqué d'appel à manifester à Calais le samedi 12 juillet :
«Le 28 mai, subissant l'expulsion des deux principaux camps de fortune, les personnes migrantes se sont réfugiées sur le lieu de distribution des repas.

Le 02 juillet, les autorités préfectorales et municipales ont ordonné l'évacuation du lieu, opération qui s'est traduite par une véritable rafle organisée (arrestations au faciès, parfois violentes; tri des personnes par nationalités; placements en rétention, y compris des mineurs, etc...).

Cette évacuation s'est faite sans témoin, journalistes et associations étant cantonnés loin du lieu de distribution.»

Nous voyons de plus en plus de groupes épars, trempés.



Une «association», c'est-à-dire quelques personnes, arrive avec des sacs de pain.
Et ça fait du bien, il se passe quelque chose.

Pour Laurent qui supporte peut-être plus mal qu'un autre de regarder la misère sans rien faire, c'est enfin le moment de rencontrer quelqu'un, prendre des coordonnées, en savoir plus.



Habitué à agir, nous sommes là démunis, comme suspendus, éparpillés.
Le sentiment d'être terriblement inutiles.
Petit à petit, lentement, l'étrangeté de ce réel nous pénètre, nous déstabilise.

Je m'accroche, moi, à Jérémie qui me raconte qu'il entraîne l'équipe de foot des migrants.
Ils ont fait deuxième à un tournoi. «Il étaient furieux d'avoir perdu, mais je leur ai dit que j'étais fier d'eux.
Les autres rentraient prendre un bon bain et se nourrir à leur faim. Eux, n'avaient qu'un repas dans le ventre, et certains des kilomètres à faire pour retourner vers leur campement »...



Local de l'association Salam



Nous déchargeons enfin le camion, chez Salam.

Jérémie ne l'a pas dit comme ça mais presque: «un activiste, c'est quelqu'un qui se bouge». Au moment de décharger le camion, ça révèle des points communs (on ne s'appelle pas «ActionFroid» pour rien). Peu importe son genou en vrac, il «régénère» vite.



Entre les religions et moi, il y a un vrai souci.
Mais un pote qui continue à faire ce qu'il doit et à donner plus que ce qu'il a, en plein ramadan, je tope là.

Eux aussi sont en plein ramadan, et préparent la nourriture des autres. Ils ne veulent pas qu'on les photographie de face, mais acceptent de dos.

Vous avez vu les quantités ?
Les bras qu'il faut ?



Des lentilles ...

Et il n'y a pas que des musulmans en plein ramadan chez Salam, on y a croisé nos Zaza, nos poneytes, nos mamies, acharnées des décisions rapides et bienveillantes, décisives.



Un repas par jour pour quelque 600 personnes, gratuits, un tableau simple pour tant de bonnes volontés.

Salam est expulsable d'ici septembre de la maison qu'elle occupe dans le vieux Calais, où elle peut stocker, cuisiner, et même loger des sans-abris.

Je suis allé aux toilettes, très propres.

Quelle solution sera trouvée ?



Et maintenant, on va où ?

Retour sur le terrain

18h, heure de distribution «du» repas de la journée par Salam.

Delphine, une journaliste de Nord Littoral se demande ce qu'une association parisienne est venue faire jusqu'ici.

Une voiture avec cinq d'entre nous est rentrée un peu plus tôt sur Paris.



Le quai de Moselle se remplit. Rappelons que les autorités sont censées avoir dispersé, évacué toutes ces personnes.

En quelques jours, elles sont déjà quasiment tous revenues, simplement plus précaires, plus pauvres, pas moins déterminées.

Et d'autres arriveront, encore et encore.

Chez ActionFroid, la distribution en point fixe, on ne connaît pas.

De cette envergure, peu de personnes doivent en connaître en France.

Certains d'entre nous pensent à l'Afrique, aux camps de réfugiés qu'on voit à la télé.





Salam a une heure de retard.
L'ambiance est calme mais électrique.

Nous n'avons pas sorti nos badges
(et pourquoi faire ?).

Pour distinguer le camion, pour faire
un signe, quand même, Laurent a
juste placé le logo d'Action Froid
sous le pare-brise.



Il y a maintenant une foule...
qui attend pour manger.

Nous sommes au XXIe siècle,
en France.

Beaucoup n'ont même plus une
couverture.



Calais possède un magnifique beffroi.
Qui ici, allez savoir pourquoi, fait penser à effroi.

Salam arrive enfin



Soutenons, Agissons, Luttons, Agissons pour les Migrants ...

Pour nous, ce sont des sans-abri, en situation d'extrême précarité, d'urgence.



Une télé anglaise est là aussi : Vice news.
La vertu, à l'anglaise.

L'attente a été longue. La tension monte.
Les bénévoles ont du mal à canaliser la cohue.

Au moment où l'on pense que ça pourrait tourner mal, le responsable de salam fait remarquer toute la nourriture et les tables.

On reconfigure la disposition des tables, des bénévoles créent des chaînes humaines pour canaliser les gens et rendre la distribution aussi fluide que possible.

Ouf. C'est comme magique.





Tous ces migrants sont anglophones et souhaitent rejoindre l'Angleterre. Très peu parlent français. Il restent de quelques jours sur place à plus d'un an et demi. Et meurent ou passent.

Jérémy me racontait que se rendant à Birmingham pour voir des potes, il a été attendu par pas moins de 700 personnes.

Ce gars-là a des amis dans le monde entier.



Petit foot en attendant la bouffe.
Jérémy fait ce qu'il peut avec son genou.



La distribution commence

Des couvertures, mais pas assez pour tout le monde et deux palettes d'eau sont restées dans le camion.

Les couvertures, nous les cachons autant que possible aux regards, pour ne pas provoquer d'émeute.

Une bénévole de Salam nous conduira plus tard dans une petite rue où nous en distribuerons une trentaine à quelques «privilegiés», à la sauvette.

Le reste retournera chez Salam.

Une bénévole de Salam.
À ce moment-là, ça va très vite. Il faut que ça aille vite.





Tandis que nous sortons et distribuons nos bouteilles d'eau, comprenant enfin que, rien que pour ça, il était utile que nous venions, un petit homme nous en rapporte des pleines, non utilisées, au fur et à mesure. Chaque fois il nous regarde pour nous dire: «N'en donnez pas des neuves. On peut en récupérer beaucoup. Je reviens.»

Lorsqu'il remarque que nous mettons de côté les bouteilles qu'il nous rapporte entamées, Sylvie observe qu'il se cache derrière le camion pour refaire des bouteilles pleines à partir de celles qui sont entamées. Pour lui, dans son pays d'origine sans doute, l'eau est trop précieuse.

D'autres rapportent cinq ou six bouteilles pleines pour repartir avec un pack de six avec poignée, pour pouvoir les transporter... Ici, on ne gâche pas.



Les ventres sont nourris, un magnétophone surgit, une musique s'élève, et les hommes commencent à danser, à retrouver une forme d'énergie originelle, à la partager, et à nous la transmettre.

Ce sont ces danses d'hommes du pourtour méditerranéens, faites de rythme et d'acrobatie.



Moments de presque douceur, comme la fin d'une fête.

Certains flânent, discutent, d'autres nettoient.

Même sous les bombes, il faut des instants de paix.

En repartant de Salam après avoir déchargé nos couvertures restantes, on s'est arrêté dans le premier rade venu pour boire un coup avant de reprendre la route de Paris.

Jérémie n'a pas su me dire au téléphone si cet estaminet accueillait les migrants ou non.

Nous avons considéré que nous étions en terrain neutre et n'avons pas lancé le débat.

Nous étions, sans le savoir encore, particulièrement bousculés par ce que nous venions de vivre et ressentir.

